

L'AVANT-SCENE

15 au 31 DECEMBRE 1993

l ' a c t u a l i t é

▣ La Pluie d'été de Marguerite Duras

par Chantal Boiron



Jean-Baptiste Sastre et Hélène Babu dans *La Pluie d'été* de Marguerite Duras.

Dès les premières images, dès les premiers mots, la règle du jeu est fixée. C'est un livre qu'on ouvre pour nous. Un livre, qu'on nous donne à découvrir. Les comédiens tournent les premières pages. Lisent le titre, le nom de l'auteur : *La Pluie d'été* de Marguerite Duras. Longtemps, ils garderont le livre à la main. Pour Éric Vigner, c'est un acte à la fois poétique et politique. Il s'agit de mettre sur scène, la parole. De faire des acteurs, des messagers. C'est aussi se montrer fidèle au récit de Marguerite Duras. Celui-ci ne commence-t-il pas avec la découverte par Ernesto, (fils aîné d'une famille d'émigrés de Vitry-sur-Seine) d'un livre à moitié brûlé ? Un livre qui raconte l'histoire du fils de David, roi de Jérusalem et dont la lecture décide Ernesto (on ne sait s'il a 12 ou 20 ans) à se rendre enfin à l'école.

À l'origine du projet, il y eut une proposition faite à Éric Vigner par Jean-Pierre Miquel et Marcel Bozonnet d'animer un atelier au Conservatoire d'Art Dramatique de

Paris avec un groupe de cinq comédiens de la promotion 93 : des élèves de Philippe Adrien (Hélène Babu, Anne Coesens, Thierry Collet, Philippe Métro), de Stuart Seide (Marilu Bisciglia), de Daniel Mesguich (Jean-Baptiste Sastre). Seule contrainte : choisir un texte contemporain. Éric Vigner songea à *La Pluie d'été*, le livre que Marguerite Duras avait tiré de son film, *Les Enfants* (1985).

Présenté au Conservatoire en mars, le spectacle, co-produit avec le Quartz, le Théâtre de La Commune et le Théâtre de Caen, fut créé, dans les vraies conditions de représentation à Brest, dans une salle des fêtes, un ancien cinéma de quartier, le Stella.

Comme toujours avec Éric Vigner, qui co-signe la scénographie avec Claude Chestier, et qui revendique très fort le droit à l'essai, le spectacle se modifie, se « recrée » en fonction des lieux. Mais, chaque fois, c'est le même respect, inventif, subtil, envers le texte de Duras qui, entre scénario et roman, avec de longs passages dialogués, se prête aisément à la transposition théâtrale.

La scène constitue le territoire de la famille : le père, originaire d'Italie ; la mère, du Caucase ; les enfants, Jeanne, Ernesto, leurs « brothers et sisters ». Le sol est jonché de pommes de terre : la mère passe ses journées à en épilucher. Dans la salle, hors champ, deux personnages extérieurs à la famille : l'instituteur et la journaliste du Fi-Fi littéraire. Comme dans le livre, chacun chantonne sa chanson : La mère, *La Neva*. Jeanne, *À la claire fontaine*. L'instituteur, *Allô maman bobo...* Éric Vigner a su restituer toute la poésie, tout l'humour de Duras. C'est de l'absurde que naît la tragédie.

À l'école, Ernesto ne reste que dix jours. Le temps de comprendre que Dieu n'existe pas et que « le monde est loupé ». Dès lors, les paroles de l'Écclésiaste résonnent étrangement en lui : « Tout est Vanité. Vanité des vanités. Et, poursuite du vent ». La solution, pour Ernesto, ne réside pas dans la connaissance. Mais, dans l'amour. Face à un monde sans espoir, il choisit de disparaître avec Jeanne. Il ne reste plus à Éric Vigner qu'à brûler le théâtre, comme fut brûlé le livre trouvé par Ernesto... ■